

Vu par un militaire de nos voisins....Pavie et sa suite

Auteur, du livre "Le Général des Galères" Éric Deschodt nous a permis de publier, ces quelques pages, demeurées en partie inédites sur le héros de ce livre et nous l'en remercions vivement.

Antoine Escalin, né à La Garde-Adhémar à l'extrême fin du 15^{ème} siècle est le type même de ces chefs de guerre qui, à la faveur des troubles et des guerres du 16^{ème}, surent parvenir aux honneurs les plus grands. Vie aventureuse s'il en fut, malheureusement pas toujours marquée d'actions glorieuses. Mais n'était-ce pas le cas de tous ces capitaines qui ne vivaient que de la guerre. De réelles qualités de chef le firent bientôt remarquer et s'imposer. Tantôt comblé d'honneurs, ambassadeur de François 1er à Constantinople pour obtenir l'alliance des Turcs, général des galères, il connut également des périodes de disgrâce. Mais celui qui, adolescent, avait quitté la ferme de ces parents à La Garde-Adhémar pour suivre des soldats de passage, celui qui combattit sous le nom de capitaine Poulin, devenu baron de La Garde, terminera ces jours dans son pays natal, dans le splendide château Renaissance qu'il y avait fait construire.

Nous le voyons ici, après la défaite de Pavie, au début de sa carrière, quand il n'a pas encore acquis la notoriété qui sera la sienne.

Extraits inédits du "Général des Galères"

Avant l'aube, trois mille arquebusiers espagnols s'avancent dans le parc, suivis à un quart de lieue, de quatre mille camarades.

Installée dans ce jardin par son grand maître, Galiot de Genouillac, l'artillerie française voit défiler ces colonnes au lever du jour, à portée d'exercice. Les canonniers se frottent les yeux : "Se peut-il que le dieu de la guerre ?" Ils ouvrent le feu avec enthousiasme. Des têtes, des bras, des jambes, des troncs et des armes volent merveilleusement dans l'atmosphère miraculeuse du matin.

Réveillé, armé en hâte, le roi arrive plein d'ardeur à la tête de ses gendarmes. Ce qu'il voit l'extasie. Il décide aussitôt de charger pour consommer le triomphe et se range devant ses canons.

La gendarmerie inégalable s'élanche comme un mascaret, écrase les cheveu-légers impériaux accourus à la rescousse de l'infanterie disloquée.

Le roi tue de sa main le marquis de San'Angélo, de la maison des anciens rois d'Albanie, qui conduisait cette cavalerie, s'arrête un instant pour souffler et déclare au maréchal de Poix, heureux comme un page : "C'est maintenant que je suis vrai maître de Milan"

Une heure plus tard, il est pris. Son armée n'existe plus. Tous ses compagnons, les vieux qui prônaient la sagesse, les jeunes qui voulaient l'offensive, sont morts ou agonisants, lui-même est blessé au front, à la main droite et au bras gauche. Tous les chefs survivants des guerres de Charles VIII et de Louis XII, tous ceux qu'il a faits depuis dix ans sont morts. De Louis d'Ars et La Palice qui avaient quatre-vingts ans, à Bonnivet qui en avait trente et dont l'absurde influence a tant perdu. C'est le 24 février 1525.

Un mois plus tard, il n'y a plus en Italie un seul Français en armes. "Le roi a fait taire ses canons, la gendarmerie a été détruite par les arquebusiers espagnols, les Suisses aussi". Le vieux débat est tranché : le feu tue mieux que le fer. Il faut être de son temps.

Vingt fois, sur le chemin du Mont-Cenis qui devait les conduire à Lyon avec le duc d'Alençon, chaque jour plus morose d'avoir tourné les talons devant la bataille et laissé mourir tous ses parents et tous ses amis, les caporaux Escalin et Pigache qui n'ont rien fait le jour fatal, reprennent leur conclusion.

C'est manière de chasser la tristesse et le dégoût qui les submergeraient facilement. Cela fait trois fois en trois ans qu'ils font l'aller et retour France-Italie. Trois allers pleins de promesses avec des armées fraîches débordantes d'élan, trois retours lamentables, laissant derrière soi des milliers de morts, des collections interminables de défaites. Cette fois c'est l'apothéose : le roi est pris.

Ils sont gens de peu, peu instruits, mais il leur est impossible d'admettre comme une fatalité le résultat des campagnes d'Italie. La monotonie du sort de ces armées réduites à rien, effacées de la terre, quelques semaines, quelques mois au mieux après le passage des cols des Alpes.

- C'est le pays qui ne veut pas de nous, soutient Pigache. Jusqu'au temps qui nous a desservi.
- Il pleut et gèle pour tout le monde
- Peut-être. Quoiqu'il en soit, nous n'y retournerons pas de sitôt, si nous n'y retournons jamais.

Adieu, plaine du Pô, villes de marbre

Turin de nouveau, de nouveau le Mont-Cenis, puis la Maurienne, Grenoble, Lyon enfin. Le duc d'Alençon s'y arrête pour mourir, certains diront de honte et d'autres de chagrin.

Les fantassins se demandent avec inquiétude ce qu'ils vont devenir. Ils craignent la paix comme la peste. La paix c'est le licenciement, le chômage presque assuré. Comment vivre ? On peut se faire brigand. L'Italie porta tel malheur qu'il ne s'y fit pas de butin. On revient plus pauvre qu'on est parti, appauvri d'espérances.

Les certificats des capitaines ne servent à rien. On meurt de faim avec les plus beaux états de service du monde.

Les compagnies installées dans la plaine caillouteuse de Pierre-Bénite, en dessous du confluent du Rhône et de la Saône, connaîtront bientôt leur sort, ont dit les capitaines, elles n'ont rien à faire qu'à s'inquiéter.

Antoine s'inquiète moins que les autres. Ils le remarquent

- Tu ne te fais donc pas de souci ?
- Pourquoi ?
- Que vas-tu devenir à la paix ?
- -A quelle paix ?
- Le roi est pris, il faudra bien faire la paix si on veut le ravoir.
- Tu crains d'être licencié je pense que tu as tort. Il y a trop peu de soldats en France et trop d'ennemis aux portes pour les congédier
- Que Dieu t'entende ! caporal.

Mais l'argument est fort et les inquiétudes se dissipent.

Bourbon, l'année dernière est entré en Provence, maintenant qu'il n'a plus rien devant, lui, pourquoi se priverait-il de revenir ? Les Anglais menacent les frontières du Nord, les Luthériens celles de l'Est, les Espagnols le Sud et la régente licencierait ses troupes ?

Le raisonnement s'impose très vite, personne n'est licencié. Tout le monde est payé avec exactitude de tous les arriérés accumulés. Le soldat fait grand cas de Louise de Savoie

Antoine s'achète des vêtements neufs, fréquente les cabarets du bord de Saône au pied de Fourvière, là où s'échangent les incertitudes du ton le plus assuré, entre valets, porteurs d'eau, domestiques et filles.

Le roi est pris mais il fait beau, les bourses des militaires sont pleines, la première place commerciale du royaume est accueillante aux dépensiers qui se hâtent d'oublier les misères transalpines. Ils tirent bientôt du malheur général les beaux récits de leurs gloires particulières. -

S'il n'avait tenu qu'à chacun de ces soldats qui se répandent dans Lyon, le verbe haut, les armées de l'empereur auraient depuis longtemps peuplé l'enfer. Les aubergistes et les servantes écoutent patiemment les conteurs solvables et leur resservent à boire.

Antoine méprise ces vantardises et refuse toujours d'apporter son témoignage aux buveurs qui parfois l'interpellent à la rescousse de leurs discours extravagants.

L'évocation de la captivité du roi est le prélude obligatoire à toute conversation. Il sera bientôt libre, chacun s'en dit certain, pour mieux oublier Madrid et en venir à soi.

Les citoyens responsables songent que Charles V va demander une rançon gigantesque et tentent anxieusement de prévoir les impôts exceptionnels qui devront être levés sur le pays pour la payer ou ne la payer point. L'argent sera levé, c'est tout ce qui est sûr, pour savoir à quoi il sert, il faut être surintendant des Finances.

La compagnie d'Antoine est un moment désignée pour aller renforcer les garnisons de Picardie ; Henri d'Angleterre cause de gros soucis de ce côté, mais la désignation est rapportée. On raconte dans les auberges que le roi d'Angleterre s'est laissé attendrir par la description des malheurs de la régente et que, loin de l'attaquer, il fait alliance avec elle.

Lorsque ces racontars auront été confirmés par les faits, Antoine s'étonnera une fois de plus de la sûreté des informations colportées par des personnages si éloignés des grandeurs et des affaires qu'il paraîtrait fou, à première vue, d'accorder le moindre crédit à leurs bavardages. Et pourtant ils disent vrai et, très souvent, les rumeurs qui courent d'auberges en marchés, de marchés en cabarets borgnes, sont aussi bonnes à prendre que les meilleurs sermons des prédicateurs de carême.

L'année finit dans l'oisiveté, une oisiveté désarmée et rétribuée, inconnue sous le roi. Les mêmes braves qui redoutaient si fort le licenciement à l'arrivée à Lyon, font secrètement des vœux pour la prolongation de la captivité de François.

Une ou deux fois, Antoine est tenté de prendre le coche du Rhône, pour descendre à Montélimar et revoir La Garde. Il écrase chaque fois la tentation, il sait maintenant pourquoi il se refuse à revenir sur son passé : il ne remettra jamais les pieds à La Grange qu'il ne soit en état d'éblouir. S'il ne le peut jamais, il n'ira pas. Eblouir ? Ce n'est pas le terme, il se le reproche, il ne s'agit que de paraître autant que l'être le permet, autant qu'un état vraiment solide l'autorisera sans folie. Alors, le souvenir du berger qu'il fut prendra valeur mythique. Dans les romans, les bergères qui épousent des princes sont des princesses malheureuses, malheureuses et déguisées par le malheur au-dessous de leur état. Les vraies bergères le demeurent à jamais. Il fut berger, berger de naissance, il y aura bientôt dix ans qu'il suit la seule voie du changement de condition avec, celle de l'église. Dans le passé, des goujats finirent ambassadeurs.

Si la fortune l'oublie, il vaut mieux être oublié de tous.

Il énumère les conditions de son retour et leur nombre l'effraie. Leur succession est impossible, à moins qu'un ange très puissant ne le prenne sous sa protection.

Ces conditions catégoriques sont au nombre de quatre : la guerre doit continuer, les occasions d'éclat se présenter, la mort l'oublier, le mérite, enfin, être reconnu.

Qu'est devenue La Garde ? La peste a peut-être tout dépeuplé, le curé est mort, Isabelle est vieille ou presque, mariée, fanée, pourvue d'enfants

Si l'on survit misérable il faut survivre ignoré, la misère n'est supportable que dans l'anonymat. Comment rentrer dans son pays sans rien de plus ou presque, que le bagage de son départ ? Après avoir clamé tant d'attrait pour les armes, comment rentrer intact au village sans pouvoir prouver qu'il ne s'agissait pas d'une passion médiocre ? Si des années ininterrompues de combats n'apportent pas la fortune ou du moins quelque bien au soldat qui les a vécues sans mal, c'est qu'il s'est trompé, ou bien qu'il s'est caché quand, il fallait être vu. Les paysans ont le jugement plus dur que les confrères.

Éric DESCHODT



LA GARDE-ADHEMAR : Le Grand'Grange, maison natale d'Antoine ESCALIN.